

Les PROBLEMES et les SERVICES de SANTE

dans les MAQUIS du MORVAN en 1944

Pour des maquisards vivant au milieu des bois, dans des fermes abandonnées ou des baraquements improvisés, en l'absence de tout confort, et dans des conditions d'hygiène souvent déplorables, les problèmes de santé se posaient évidemment de manière aiguë et journalière. D'autre part, les violents et multiples combats menés contre l'armée allemande, durant le printemps et surtout l'été 1944, vont multiplier le nombre de blessés, lesquels ne pouvaient être soignés que clandestinement.

Ainsi, par la force des choses, vont se créer, dans chaque maquis, des services médicaux et même chirurgicaux. Le courage, l'astuce, la détermination des médecins ou chirurgiens du maquis d'une part, l'apport important de matériel médical, de médicaments par les parachutages anglais d'autre part, vont arriver à créer l'impossible, en l'occurrence de véritables hôpitaux clandestins, en plein bois, fonctionnant avec une exceptionnelle efficacité.

Les PROBLEMES de SANTE dans le MAQUIS du MORVAN

Nous pouvons en avoir un aperçu assez précis en feuilletant les cahiers de soins conservés par des médecins ou des infirmiers. Parmi les problèmes journaliers qui reviennent sans arrêt, nous trouvons en particulier :

- ceux qui sont consécutifs aux multiples marches effectuées par les maquisards sur un terrain difficile (sous-bois, rochers) avec des chaussures percées, rapiécées, dont la samelle ne tenait parfois à la tige que grâce à un subtil ficelage avec de solides cordelettes de parachutes. Enfin certains maquisards étaient en sabots... Les blessures aux pieds, les abcès, les inflammations, mais aussi les gelures l'hiver, ne se comptent plus ;

- de la même manière, l'absence de vêtements chauds pour des jeunes gens qui doivent dormir dans les bois, sous des tentes improvisées, dans la paille ou dans les litières de fougères, multiplie les maladies. Le climat est rude dans le Morvan, et même pendant l'été 1944 il pleut souvent et les nuits sont froides. Les rhumes, les bronchites, les crises d'asthme, les co-ryzas se multiplient. Mais quand le médecin du camp met, en face du cas

traité, en marge de son cahier, "doit rester au chaud..." ou encore "à exempter de garde de nuit...", ce ne peut être parfois qu'un vœu pieux, rendu impossible par les conditions même de la vie des maquis ;

- l'absence d'hygiène entraîne inévitablement certaines maladies graves, parce que contagieuses. Le docteur Martell doit faire face à une épidémie de gale en juillet 1944 au maquis Bernard. Heureusement elle sera enrayée et se limitera à une dizaine de cas. Il faut aussi lutter comme on peut contre les parasites (poux, puces...), en essayant de trouver un moyen pour se procurer des insecticides efficaces ;

- on trouve enfin diverses maladies créées par des carences alimentaires (les pommes de terre et la viande de boeuf sont la nourriture de base des maquisards, mais les fruits ou les autres légumes sont un luxe rare...). La qualité de l'eau n'était pas non plus toujours parfaite, malgré la multiplicité des sources et des ruisseaux dans le Morvan, et nombreux sont les maquis où les troubles gastriques se répètent épisodiquement .

Mais comment des centaines d'hommes, vivant dans les bois, pouvaient-ils, en pleine guerre, vivre dans des conditions normales d'hygiène ? Les maquisards de Bernard ont beau protesté contre les ablutions matinales du Colonel anglais Hutchinson qui se lavait tranquillement les pieds dans un ruisseau dont l'eau était récupérée en aval par les cuisines du camp... Le docteur Martell a beau dénoncé dans des rapports écrits à propos de ce même maquis que :

"... Les cuisines sont à environ 10 m des abattoirs. Les bêtes, une fois abattues, les restes sont à peine enterrés. La présence d'asticots révèle la présence de déchets... L'odeur qui règne dans le camp est une preuve permanente de cet état de choses. Les ordures sont à environ 5 m de la source et du lavoir, dont l'office est identique... Le personnel du P. C. se lave dans l'eau de source qui alimente le camp..."

L'important restait la lutte contre les allemands ou les "collabos" et il fallait, dans le maquis, accepter d'abandonner toute notion, même minime, de confort et malheureusement parfois aussi d'hygiène. La clandestinité imposait, là comme dans tous les autres domaines, des restrictions draconiennes... Et il faut se débrouiller avec ce que l'on a. En janvier 1944, la douzaine de maquisards du groupe Vauban fait du "café" avec des poignées de grains d'orge jetés dans de la neige fondue que l'on fait bouillir dans de vieilles boîtes de conserves. Quant aux "cuisines" de nombreux maquis, durant l'été 1944, elles utilisent comme fourneaux des vieilles "chaudières à cochons" où l'on faisait auparavant cuire les pommes de terre pour les porcs, et qui ont été récupérées un peu partout dans les fermes du Morvan.

Par contre, les parachutistes anglais qui combattaient aux côtés des maquisards de Camille ou de Socrate étaient mieux équipés. Chacun d'eux avait aussi bien des comprimés pour assaïir l'eau que des tubes de morphine injectable, de même qu'ils possédaient des rations de survie.

COMMENT SOIGNER les MAQUISARDS MALADES ou BLESSES ?

Le problème n'est pas simple. Il faut aller trouver le plus discrètement possible, parfois la nuit, un médecin ou un pharmacien assez courageux pour prendre le risque de soigner des résistants. Mais heureusement ces praticiens ne feront pas défaut dans le Morvan. Les maquisards savent qu'ils peuvent compter sur le docteur Nevjinski à Châtillon-en-Bazois, ou encore sur le docteur Citron à Lormes ou le docteur Bondoux, maire de Château-Chinon-campagne. Il y a également la complicité active de certains pharmaciens chez qui on peut aussi s'approvisionner, comme à Lormes, chez Barreau.

Mieux encore, dans les petites villes du Morvan, les maquisards auront accès à des cliniques dont le "patron" allait parfois jusqu'à cacher des maquisards ou des parachutistes britanniques. Les cliniques du docteur Billaudet à Avallon, ou du docteur Benoit à Luzy, vont jouer ce rôle aux deux extrémités nord et sud du Morvan.

Mais cette solution ne pouvait pas durer longtemps durant l'été 1944. Les allées et venues des fameuses tractions "Citroën" des maquisards avaient vite fait de faire repérer le médecin qui les aidait. Il arrive donc souvent que celui-ci, menacé, doive à son tour entrer dans un maquis, et ainsi, par exemple, le docteur Léon Bondoux rejoint le maquis Louis au début de juillet 1944. De jeunes médecins, originaires du Morvan, et terminant leurs études à Paris, vont prendre aussi le chemin des maquis comme "Féfed" au maquis Sanglier, c'est-à-dire le docteur Marc Gudin (actuellement médecin à Moulins-Engilbert).

Des HOPITAUX CLANDESTINS s'INSTALLENT dans le MAQUIS

Leur existence sera éphémère, trois ou quatre mois maximum, de juin à septembre 1944 pour la plupart, mais cette existence même d'hôpitaux en plein bois, dissimulés dans les vastes forêts morvandelles est quelque chose d'unique dans notre histoire contemporaine.

Deux questions se posent : d'où viennent les chirurgiens, et d'où viennent le matériel, les équipements, les médicaments ?

Les CHIRURGIENS

Ce sont souvent des praticiens d'origine juive qui exerçaient dans les hôpitaux parisiens, et qui viennent se réfugier dans le Morvan, tout en se mettant au service des maquis. Beaucoup appartiennent au mouvement "vengeance" comme le docteur Alec Prochiantz qui sera le premier installé d'abord dans

une vieille maison vers Montsauche, puis dans le château de Vermot vers Dunles-Places, transformé par nécessité en hôpital pour le maquis Camille. Heureusement tous les blessés pourront être évacués dans les bois avant l'attaque allemande et l'incendie du château le 26 juin 1944. Par la suite, le docteur Prochiantz (nom de maquis Martell) allait travailler dans un baraquement-hôpital construit sur ses indications, dans le maquis Bernard vers Ouroux-Coeuzon.

Un peu plus tard, viendront les docteurs Claude Choffel (nom de maquis : Claude), Halmagrand (nom de maquis : Nicolas) et le docteur Eyrard (nom de maquis : Simone). Comme ce dernier exerçait auparavant à l'hôpital militaire du Val de Grâce, il devint le commandant départemental des services de santé des maquis. Il opéra principalement au maquis Camille, lorsque celui-ci s'installa autour de la ferme des Goths.

Les maquis moins importants n'auront pas de médecin (maquis Vauban), mais cependant certains d'entre eux auront également un praticien, vivant parmi les combattants ; c'est le cas de celui de Chaumard, qui avait comme médecin le docteur Henri Smilovici, juif d'origine roumaine, également réfugié de la région parisienne.

Ceux qui seront les plus supéfaits de trouver des chirurgiens dans les maquis seront les parachutistes anglais. L'un d'eux, John Mac Luskey, le raconte dans ses mémoires de guerre : "Parachute Padre", édités à Londres :

"... Une jeep se retourna et le caporal Adamson fut grièvement blessé à l'abdomen. Seule une opération importante pouvait lui sauver la vie, et cela paraissait impossible, à moins de le mettre dans un hôpital, et de cette façon de l'abandonner aux allemands. Nous découvrîmes toutefois que le maquis, qui semblait posséder tout, avait un hôpital improvisé, dissimulé dans une ferme, près de leur Q. G. Le chirurgien Martell, avec le minimum d'instruments, et dans des conditions très peu favorables, réussit une opération délicate et compliquée, qui sauva la vie d'Adamson. Il dut rester couché sur le dos pendant les deux mois que notre escadron passa en France..."

Certains de ces médecins continueront leur action, même après la libération totale du Morvan le 11 septembre 1944, en s'engageant dans l'armée de De Lattre de Tassigny, avec le "premier régiment du Morvan". Ils participèrent ainsi à la campagne des Vosges et d'Alsace, et aussi à celle d'Allemagne, comme le docteur Pierre Scherrer ou le docteur Alec Prochiantz, accompagné de sa femme, médecin-anesthésiste.

Dans les dernières semaines, certains maquis du Morvan, comme Louis vers Luzy, ou Bayard vers Saulieu, auront chacun une bonne demi-douzaine de médecins. Deux chirurgiens d'Autun, le docteur Sauters et sa femme, vont transformer momentanément un vieux château situé vers le village de Chiddes,

en hôpital, pour les 1 900 maquisards de Louis.

Le MATERIEL, les MEDICAMENTS

Ils étaient aussi indispensables. On peut distinguer dans ce domaine deux époques différentes :

La première, jusqu'en juin 1944, voit les médecins et les chirurgiens travailler avec un matériel de fortune, dans des conditions souvent invraisemblables. Le chirurgien Martell va utiliser des batteries et des phares de voiture pour éclairer ce que l'on peut appeler sa table d'opération, et qui était parfois une grande table de ferme lorsqu'il fallait intervenir sur place. Pour poser un drain à un parachutiste britannique, il va utiliser un morceau de chambre à air de bicyclette. Les blessés convalescents étaient pris en charge par des fermiers courageux qui les cachaient et chez qui le médecin du maquis pouvait venir régulièrement. On pouvait espérer aussi de temps en temps l'aide du personnel d'un petit hôpital local comme celui de Lormes ou de Saulieu. Mais il fallait transporter les blessés dans de mauvaises conditions, avec de vieux camions à gazogène, et circuler de nuit...

La seconde période, qui commence fin juin 1944, correspond à l'arrivée massive, mais tardive, des parachutages alliés. Parmi ces parachutages, on trouve parfois des containers entiers de matériel chirurgical, et dans les autres une partie est réservée pour des médicaments. Ainsi certains médecins de maquis verront arriver "par air" les premiers flacons d'antibiotiques utilisés dans la région. Au mois d'août 1944, ce sont de véritables hôpitaux clandestins qui fonctionnent pour les maquis Bayard, Louis, Camille ou Bernard. Certains ont reçu un matériel considérable et même inespéré : matériel d'anesthésie, stérilisateurs... et même du matériel pour faire des accouchements... Le docteur Martell, assisté de sa femme, effectuera au total le nombre impressionnant de 98 opérations chirurgicales dans les maquis du Morvan... On y soignait indifféremment les maquisards, les parachutistes britanniques ou les prisonniers allemands blessés.

Le maquis Bayard vers Saulieu, qui possédait à la fin un matériel de radioscopie, avait un rayon d'action d'une vingtaine de kilomètres. Mais il fallait parfois que le chirurgien se rende sur place en prenant le risque de traverser les lignes allemandes.

Fait également remarquable, pendant la bataille d'Autun, alors que la ville était encore aux mains des allemands, des blessés de la première armée française seront amenés dans les maquis du Morvan pour y être soignés. Le plus célèbre sera Bernard de Lattre de Tassigny, fils du maréchal, et opéré à Anost, à l'hôtel Guyard, le 9 septembre 1944 par le docteur Martell.

En conclusion, une ACTION EFFICACE et RECONNUE

L'histoire de la guerre en général, et des maquis en particulier, a naturellement mis en avant les combattants et les opérations purement militaires, ce qui est en quelque sorte normal. Mais le rôle de tous ces médecins, chirurgiens, ou aussi des simples infirmières, a été plus discret sans doute, mais tout aussi fondamental. Le dévouement des infirmières-majors, comme Madame Alice chez Camille, ou bien encore Suzanne Fontaine au maquis Vauban, seconda précieusement la science et la technique des médecins. Et on peut estimer à près de 200 les maquisards qui, du nord au sud du Morvan, ont été sauvés dans ces hôpitaux improvisés, fonctionnant dans un baraquement, sous des tentes en toile de parachute, ou dans de vieux châteaux désaffectés...

Le journal clandestin "Combat médical" dans son numéro de mars 1944 appelle à l'unification de la Résistance dans les milieux médicaux, et demande aux étudiants en médecine de Paris de prendre garde aux déportations qui les menacent sous la forme ou non du S. T. O. L'arrestation par la Gestapo de plusieurs professeurs de la faculté de médecine de Paris, admirés par tous les étudiants, contribuera également à entraîner internes et externes des hôpitaux dans les maquis, et plus spécialement dans le Morvan.

Evidemment, le tableau n'a pas toujours été idyllique, et il y eut des rivalités parfois parmi les médecins qui avaient les plus fortes personnalités. Le docteur Martell acceptera mal la tutelle du docteur Simone qui sera nommé médecin-commandant, alors que lui-même n'était que médecin-capitaine. Or, reconnaissons objectivement qu'il était arrivé dans les maquis du Morvan avant son supérieur hiérarchique, et aussi qu'il a su prendre dans ses nombreux déplacements plus de risques que lui...

Le Morvan une fois libéré, certains médecins regagneront Paris ou bien leur cabinet médical dans le Morvan. Le docteur Bondoux retrouvera ses clients de Château-Chinon et son poste de conseiller général. D'autres vont s'incorporer à l'armée régulière et continuer leur action jusqu'en mai 1945.

On peut regretter que peu d'entre eux aient, après la guerre, raconté par écrit leur expérience, ce qui rend encore plus précieux les rares ouvrages écrits sur ce sujet.

